

nérieux sur la bonne issue du voyage; car, dans notre position, pas moyen de jeter l'ancre par crainte d'un plus grand danger à cause des rochers qui nous auraient très-mal reçus si l'ancre n'eût pas été assez fort pour arrêter le vaisseau.

Pourtant nous avançons toujours plus ou moins selon les caprices que se donnait la tempête. Enfin nous pûmes dire adieu aux rochers du Richelieu, et dès lors la gaieté sembla remaître. Pour tromper la crainte, on se met à danser sur le pont d'avant, tandis que d'autres chantaient gaïement dans les chambres. C'était un spectacle assez curieux à voir ces jeunes voyageurs se moquant de la tempête en fureur et répondant par des cris d'allégresse, à la voix discordante et terrible du vent déchaîné contre nous. Quelquefois au milieu des figures les plus importantes d'une danse ronde, une vague effrayante venait avec son orgueilleuse cime blanchâtre s'élever au-dessus du pont et retomber ensuite sur M. M. les danseurs qui s'en trouvaient assez contraires. Mais cela ne troublait pas la joie presque générale; rassurés par les gens de l'équipage, nous nous croyions hors de danger, lorsqu'un contre-temps vint nous assaillir. Le St. Laurent dorénavant plus large au sortir du Richelieu, nous fit connaître qu'il fallait payer notre tribut à cette horrible maladie connue sous le nom de *mal de mer*; ceux qui l'ont éprouvée plaindraient facilement les malheureux qui en furent alors atteints. On remarqua que ceux qui se tenaient inactifs succombaient plutôt que tous les autres, de sorte que Messieurs les poètes, occupés à contempler ce qu'ils appellent la beauté du spectacle qu'offre la nature en courroux, furent bientôt arrachés à leurs poétiques rêveries.

A peu près à mi-distance entre Champlain et Batiscan, on observa une petite goëlette chargée de bois dont les morceaux flottant çà et là sur le fleuve, nous firent mieux apprécier la violence de la tempête. La goëlette menaçant à chaque instant de sombrer: nous apercevons bientôt trois hommes se cramponnant aux mâts et appelant au secours. Comment faire? Il faut les sauver, et pourtant si nous arrêtons, le danger est imminent. C'est égal; il s'agit de sauver la vie à trois frères, on ne délibère pas: l'ancre est jetée, mais manquant de point d'appui nous sommes aussitôt entraînés rapidement loin de la goëlette; à force de vapeur le St. Hélène revient à une petite distance, et cette fois l'ancre rend le vaisseau stationnaire. Malgré la violence du vent chacun veut s'exposer pour ces pauvres malheureux, la chaloupe est détachée du steamboat; le pilote et trois hommes de l'équipage s'y jettent et partent pour leur dangereuse mission. A

bord nous récitons les litanies de la Ste. Vierge pour ceux qui s'exposaient ainsi. C'était un spectacle effrayant que de voir cette frêle embarcation qui semblait tantôt suspendue au-dessus des flots et tantôt disparaître entre deux vagues énormes. Enfin, ils atteignent la goëlette; les naufragés à demi-morts se précipitent dans la chaloupe, et à force de rames on gagne le rivage. Les matelots nous ont raconté qu'il étoit grandement temps, car ces pauvres gens ne pouvaient plus résister au froid qui engourdisait leurs membres.

Après avoir accompli cet acte de dévouement, nos braves matelots s'embarquèrent de nouveau pour revenir à nous. Mais inutilement; le vent repoussait tous leurs efforts: ce n'est que vers six heures du soir qu'ils purent regagner le St. Hélène au milieu des félicitations dont ils étoient l'objet.

Alors nous nous remîmes en route. Nous n'avions plus de crainte; le vent avait un peu diminué et entravait moins notre petit steamboat. Rien de remarquable ne nous est arrivé durant le reste du trajet aux Trois-Rivières où nous touchâmes vers dix heures et demie du soir.

Avertis par un steamboat de notre départ de Québec, les citoyens des trois-Rivières nous avaient attendus avec anxiété pendant tout le jour et la violence de la tempête leur avait donné de grandes craintes pour notre sûreté.

Nous vîmes alors que le danger avait été encore plus grand que nous ne l'avions d'abord pensé; car, nous dirent les citoyens des Trois-Rivières, nous n'avons peut-être jamais vu une aussi forte tempête sur le St. Laurent et plusieurs bateaux en ont été les victimes.

Nous remerciâmes par un cantique le ciel qui nous avait protégés pendant ce terrible combat des éléments. À peine avions-nous terminé notre chant que nous entendîmes les sons harmonieux de la bande musicale des Trois-Rivières, qui venaient nous féliciter de notre heureuse arrivée.

Quel doux souvenir nous gardons de ces Trois-Rivières où nous fûmes l'objet de tant de bienveillance. Mgr. Cook, alors Grand Vicaire, averti de notre arrivée offrit son presbytère à tous ceux qui porraient y trouver place, mais la crainte de l'incommoder engagea Monsieur le Supérieur à ne pas accepter son offre si généreuse.

La musique, disaient quelques uns, c'est bien beau, mais le sommeil, c'est bien plus beau encore," et un grand nombre d'entre nous entraînés par une logique aussi pressante se mirent en devoir de dormir. Remarquez que le St.-Hé-

lène n'étoit pas muni de lits et que conséquemment pour reposer il fallut adopter la méthode des trappistes. Nonobstant ce petit inconvénient, bon nombre, couchés dessus et dessous les bancs, dormaient paisiblement en rêvant à Québec, malgré le tapage de ceux qui ne voulaient point partager leur couche molle. Quant à ces ennemis de Morphéus ils s'amusèrent à chanter et à invoquer tous les souvenirs et contes de sorciers qu'ils transmissent par quelque vieux manuscrit accueilli sous le toit paternel pendant les vacances.

On peut ajouter que pendant cette nuit à jamais mémorable, la vieille hyperbole "dormir debout" s'accomplit littéralement pour quelques uns qui aimèrent encore mieux ce mode que d'exposer leurs membres au contact des couches que s'étaient choisies leurs confrères.

[ à continuer. ]

## L' Abeille.

" Forsan et hæc olim meminisse juvabit. "

QUÉBEC, 18 Novembre, 1852.

C'est avec un bien sensible plaisir que nous publions dans nos colonnes d'aujourd'hui, la dernière partie de la relation du voyage de nos amis de St. Hyacinthe à Québec. "Pourquoi, nous dit ce cher confrère, pourquoi nous témoignez tant d'impatience de voir paraître cette relation." Ah! pouvions-nous laisser incomplet le récit de cette visite qui fait battre nos cœurs chaque fois que nous y pensons! Notre voyage à St. Hyacinthe est écrit sur les ailes de l'Abeille en caractères ineffaçables, et nous n'y verrions qu'une partie de celui de nos amis de St. Hyacinthe à Québec. Non, nous aurions toujours vu une lacune que l'on aurait déplorée de plus en plus à mesure que les temps se seraient éloignés.

Pourquoi! Lorsqu'un ami a fait un long trajet pour venir nous voir, lorsqu'il a surmonté beaucoup d'obstacles qui semblaient insurmontables, lorsqu'enfin en retournant chez lui il a été exposé à un danger imminent, oh! alors avec quel empressement, avec quelle anxiété ne désire-t-on pas connaître toutes les circonstances de ce voyage. Et lorsqu'il s'agit non seulement d'un ami mais de plus de cent soixante confrères nous pourrions rester indifférents!

Ce n'est pas que nous perdions jamais le souvenir de ces jours fortunés où il fut donné, pour la seconde fois, de voir deux communautés n'en faire qu'une; ce n'est pas que le temps qui use tout puisse briser les liens qui nous unissent, oh! non, nos confrères savent parfaitement bien que cela est impossible, mais il faut que l'abeille, cette chère compagne de nos plaisirs comme de nos peines, de nos jeux comme de nos travaux, en perpétue le souvenir jusqu'à nos derniers descendants.

... Et hæc olim meminisse juvabit, oui, la relation des deux voyages des Ecoles de Québec à St. Hyacinthe et des Ecoles de St. Hyacinthe à Québec, sera toujours pour nous une précieuse relique que nous conserverons avec le plus grand soin: elle sera déposée dans les archives du petit Séminaire de Québec. Quel plaisir ne ressentirons-nous pas, lorsque